

Rentrée académique 2007-2008: Présentation de Monsieur Antonio Tabucchi par le Professeur Luciano Curreri

Antonio Tabucchi n'est pas là et donc je lui donne tout de suite la parole, par l'intermédiaire, bien sûr, d'un de ses personnages.

A la fin d'un long voyage, en Inde, un homme est au restaurant, en compagnie d'une jolie femme - presque une fatalité pour les latins, j'oserais dire pour les italiens -, une jolie femme qui lui pose une question:

«Un roman?» demanda Christine en me jetant un regard malicieux.

«Quelque chose de ce genre.»

«Alors vous êtes romancier», dit-elle avec une certaine logique.

«Oh non», dis-je, «il s'agit seulement d'une expérience, comme métier je fais autre chose, je cherche des rats morts.»

«Pardon?!»

«Je plaisantais», dis-je, «Je fouille dans de vieilles archives, je cherche des chroniques anciennes, des choses englouties par le temps. C'est mon métier, j'appelle ça les rats morts».

On est presque à la fin de *Nocturne indien*, un bouquin de 1984 qui est une sorte de point d'ancrage idéal d'Antonio Tabucchi «prima maniera» et dont vous avez peut-être en tête les images du film d'Alain Corneau, de 1989. Jean-Hugues Anglade n'entre pas dans la chambre de Clémentine Célarié car ses «rats morts l'attendent».

Bon, c'est un choix, voire même un engagement, parfois très difficile à partager, car la vie est là, passe à côté de nous, avec «une certaine logique», une certaine allure, et nous on la repousse loin de nos yeux, de nos mains, pour fouiller, pour chercher des chose englouties par le temps.

C'est bien le métier de Rossignol/Xavier dans *Nocturne indien*, *alter ego* d'Antonio Tabucchi, toujours en voyage, toujours en train de fouiller dans les archives du monde et dans cette - comment dirais-je? - "vieillesse mise à jour" qui est notre Histoire, le récit de notre Histoire et aussi le but de notre métier.

Et il y a une certaine continuité entre, d'un côté, ce Tabucchi «prima maniera» de *Nocturne indien*, parfois lu comme un roman visionnaire, fantaisiste, pseudoengagé, postromantique plus que postmoderne et s'alignant sur la tradition des écrivains et metteurs en scène italiens qui se sont rendu en Inde - Rossellini, Pasolini, Moravia, Flaiano, Manganelli - et, de l'autre côté, *Pereira prétend*, *Sostiene Pereira* en italien, de 1994, un roman classé tout court, par quelques critiques, parmi les ouvrages

de propagande - contre Berlusconi, bien sûr, son parti, *Forza Italia*, et *Alleanza nazionale*, *Lega Nord* - et donc plus ancré dans l'actualité, avec un Tabucchi «engagé 100%» mais moins écrivain que d'habitude.

Une fois de plus, par contre, il ne s'agit pas, pour Tabucchi, de «faire l'amour» avec l'histoire immédiate, d'entrer dans une chambre d'hôtel ou dans la chambre du Parlement. A ce propos, il nous semble dire: "tout le monde y arrive, mieux vaut revenir à nos archives". Et donc à l'Histoire européenne de la seconde moitié des années Trente, au Portugal de Salazar - Tabucchi est professeur de Littérature portugaise - et à la guerre civile espagnole, bref à ces rats mort qui ne sont pas morts et dont Tabucchi, à travers Pereira, nous invite même à sentir et, d'une certaine façon, à "soutenir" la puanteur, à la mettre en évidence, à la réclamer comme une caractéristique de l'homme normal, qui transpire, qui a peur.

Je cite:

Personne, car le pays se taisait, il ne pouvait faire autrement que se taire, et pendant ce temps les gens mouraient et la police agissait à sa guise. Pereira commença de transpirer, parce qu'il songea de nouveau à la mort. Et il se dit: cette ville pue la mort, toute l'Europe pue la mort.

Pour ces mots, pour ces souvenirs, L'Université de Liège est très honorée de remettre les insignes de docteur *honoris causa* à Antonio Tabucchi, un des plus importants écrivains de nos jours.

Université de Liège

Septembre 2007- Cellule Internet